CONCOURS DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION

Résister dans les camps de concentration nazis

Lauréate dossiers individuels lycées

Odile-Bruneau Clotilde
07/07/2012

Académie de la Gironde 2011 - 2012

Souvent, lorsqu'on parle de résistance lors de la Seconde Guerre Mondiale, la première chose venant à l'esprit est la résistance chez les civils, avec ses maquis et ses sabotages de voies ferrées, par exemple, ou celle du général de Gaulle faisant un appel à la radio de Londres, ou, encore, aux Alliés débarquant en juin 1944 en Normandie ou sur la côte Sud. Pourtant, des différentes formes de résistance ont existé, dépassant la simple définition « d'acte volontaire destiné à nuire à l'occupant ». Cette Résistance, plutôt inconnue, s'est développée dans les camps nazis : dans les camps de concentration regroupant sur surveillance des opposants politiques, des criminels ou des Juifs, par exemple. Mais aussi les ghettos et les camps d'extermination visant à accomplir la « Solution finale » d'Hitler, en tuant un maximum de Juifs et de Tziganes. Les principales informations sur cette Résistance nous ont été communiquées par des témoignages de déportés. Comment et pourquoi certains déportés ont-ils entrepris des actes de Résistance dans les camps nazis ? Nous étudierons, tout d'abord, la genèse de la Résistance dans les camps nazis, puis les actes de résistance en groupe et enfin, ceux visant à garder son humanité.

Dans les camps de concentration nazis, apparus dès 1933 et la montée au pouvoir d'Adolf Hitler, le travail forcé a été mis en place en 1937. Dès lors, les conditions de vie des détenus sont devenues extrêmement difficiles, alliant le manque de nourriture, la terreur morale et le travail physiquement difficile. Ce travail a été étendu à tous les camps vers 1942 et intégré à l'économie de l'Empire allemand, le Reich. Les responsables des détenus, chargés de les surveiller et de veiller au bon fonctionnement des camps étaient des SS (membres de la Section Spéciale). Afin d'éviter toute forme de résistance, ils ont d'abord puni les détenus par 50 coups de bâton (peine fatale sur un corps affaibli), puis de la peine de mort en public pour terroriser les autres prisonniers. Tout lien social était défendu et, afin qu'il n'y en eût pas, toutes les catégories de détenus mélangées pour instaurer une différence et des oppositions. Les personnes étaient incitées à dénoncer ou tuer des camarades, avec à la clé, une soupe supplémentaire, par exemple. La diversité des sorts de chacun et la dureté des travaux entraînaient des jalousies. Chacun était déshumanisé : les détenus en uniformes, imberbes, traités comme des animaux. L'ennemi le plus dangereux étant le politique, il était souvent mis au même plan que les criminels. Les détenus, vivant dans une vie où régnaient la violence et le désespoir, ont parfois voulu résister malgré les risques. Les Juifs avaient peu de chance de résister, leur espérance de vie étant assez faible, surtout dès 1942. La plupart des résistants étaient eux-mêmes résistants dans le civil, ou appartenaient à des syndicats ou un parti politique. C'était leurs convictions qui les poussaient à résister, souvent avec l'envie de participer indirectement à la défaite allemande.

Claudine Cardon-Hamet a défini plusieurs critères nécessaires pour résister, mais variant suivant l'environnement du détenu. Il fallait d'abord surmonter le « choc de l'arrivée » puis gagner en expérience afin de déceler des failles dans le système ou rencontrer de potentiels alliés… Résister au climat et au manque de nourriture, ainsi qu'avoir un travail moins éprouvant, était essentiel pour survivre. La capacité à se projeter dans le futur était également importante, l'espoir de la libération, et de revoir ses proches renforçant le mental. Cependant la résistance la plus « efficace » était celle en groupe mais elle nécessitait une organisation importante et avait un plus grand impact si on voulait nuire aux SS. Une forme de résistance, assez connue mais difficile à mettre en oeuvre impunément, est le sabotage.

A Ravensbrück, les femmes faisaient exprès de se montrer maladroites pour que ce qu'elles fabriquaient en usine soit défectueux. À la prison de Basse-Saxe, des prisonniers ont saboté du matériel électrique mais les responsables ont été tués devant tout leur kommando. Ce sabotage avait, malgré tout, de vraies retombées sur la guerre. Par exemple, il est prouvé que seul un tiers des missiles fabriqués au camp de Dora ont atteint leurs cibles. Dans les camps, des groupes se formaient clandestinement, Michel Fabreguet a en effet révélé l'existence d'un groupe de conspirateurs communistes à Mauthausen. 25 d'entre eux ont été tués mais, grâce à la révolte qu'ils avaient insufflée chez leurs camarades, 600 détenus ont tenté de s'échapper mais seuls 419 ont réussi, ce qui est déjà un nombre assez grand. A Büchenwald, c'est un groupe, nommé Comité des Intérêts Français, qui a rallié des membres. Mais la plupart des actes de résistance organisés en groupe étaient dans le but de survivre et échapper à l'enfer concentrationnaire. Germaine Tillion a témoigné en disant que certains groupes de femmes détenues appelées « lapins » échangeaient leurs numéros avec ceux d'un mort pour, ensuite, embarquer dans un transport dont la destination leur était inconnue, avec le seul espoir de ne pas être emmenées dans un camp d'extermination. Pourtant, les évadés de camps n'étaient pas tous rattrapés et tués, et certains ont pu même influencer la politique de certains pays. Par exemple, deux détenus d'Auschwitz ont pu témoigner dans le monde entier, même à la radio BBC.

Leur histoire de détenus a poussé le gouvernement hongrois à refuser, en 1944, d'envoyer des Juifs hongrois dans des camps nazis. Des récits de révolte ont également été rendus célèbres après la guerre comme celle du « Sonderkommando d'Auschwitz-Birkenau », groupe de détenus chargés d'incinérer les corps et qui, en sachant que 300 personnes du kommando allaient être exécutées (pour les empêcher de témoigner), ont pris des armes et brûlé le Krematorium IV. Malheureusement, 250 personnes sont mortes durant cet acte de résistance. Cependant les actes de résistance ne sont pas seulement organisés mais aussi spontanés et de solidarité.

Pour M. Steegmann, ancien déporté, l'essentiel étant de survivre, chacun essayant de nouer, malgré l'interdiction, des liens avec des camarades plus anciens ayant acquis de l'expérience et pouvant, peut-être, un jour les protéger ou les aider. Pour sauver la vie de personnes, amies ou inconnues, les détenus étaient parfois prêts à risquer la leur. Certains ont refusé de battre en châtiment des individus, ou ont refusé d'en tuer comme Georg Thomas et bien d'autres. Docteur Hautval, lui, était chargé d'effectuer des expériences sur des humains, mais, au lieu de cela, il soigna les martyrs. Le jour où il fut obligé d'aider directement les médecins SS, il refusa. Lorsqu'on voulut l'assassiner, un ami cacha le docteur. Dans le film ***La Rafle***, réalisé par Roselyne Bosch et traitant de la rafle du Vel' d'Hiv, à partir d'histoires vécues, on peut découvrir une autre forme de résistance visant à sauver un proche en l'obligeant à s'échapper, lorsqu'un petit garçon jette son frère du train l'emmenant d'un camp de transit, dans le Loiret, jusqu'au camp d'extermination. Afin d'aider quelqu'un à survivre, lorsqu'il est faible, apporter de la nourriture ou des vêtements (volés ou non) peut sauver des vies. Plusieurs personnes en ont témoigné, comme M. Rolinet, ancien déporté, racontant que chaque soir, tous les membres de sa baraque prélevaient de leurs maigres bouts de pain, un petit bout d'environ la taille d'un ongle. Ce pain était stocké et ensuite délivré à un camarade faible, sauvant un jour la vie de M. Rolinet. Cette nourriture n'aidait pas seulement à survivre physiquement mais aussi moralement, comme le dit Georges Durou qui avait apporté « espoir » et « vie » à un ami dans le besoin grâce à une tranche de pain. Un travail dans l'administration était très pratique pour aider à vivre beaucoup de résistants ont rayé des noms de listes, échangé des numéros, mis des dossiers dans des piles de nouveaux arrivants comme celui de M. Roger Joly, détenu dans le nord de l'Allemagne, ou alors ont attribué à des prisonniers de kommandos moins durs, un emploi administratif ou médical, préservant ses forces.

Cependant, d'autres formes de résistance ont existé en camps nazis, destinées non pas à survivre mais surtout à garder en humanité.

L'humain est un être sociable et ayant besoin d'un soutien ou juste de liens avec les autres afin de ne pas finir fou ou désespéré. Même si cela était interdit, beaucoup de détenus se soutenaient mutuellement par une communication. Elle pouvait être infime (regards, sourires, quelques mots, utilisation d'un jargon à double sens avec un aspect technique sur le travail, par exemple, et l'autre caché mais apportant du réconfort) mais suffisait à garder une forme d'humanité et de « moral ». Des gestes visant à réconforter n'étaient pas superflus face à la violence quotidienne et le désespoir pouvant gagner très vite les individus. A Ravensbrück, des femmes se fabriquaient des cadeaux avec des objets de récupération. Elles s'offraient des poupées en chiffon, par exemple, ou même des bigoudis en fil électrique récupéré et tordu. La présence d'un groupe, plus ou moins soudé, facilitait non seulement les actes de résistance que craignaient les SS, mais en était un à part entière. Apporter des objets interdits volés dans les affaires des morts triées par certains kommandos et qui avaient été perquisitionnées par les Allemands, donnait un semblant d'illusion d'avoir quelque chose étant sa propriété, comme pour un humain normal. Lire des journaux des SS ou écouter leur radio était un acte de résistance plus rare et difficile à mettre en place, mais non moins efficace car, vers la fin de la guerre, l'approche de la défaite allemande dynamisait les détenus. La force du groupe donnait ensuite de la force à chaque individu, comme le remarquait Jean Gavard en disant que l'entraide et la fraternité aidaient à la force morale. En sortant du train pour Birkenau, par exemple, la ***Marseillaise*** chantée par les déportés a apporté du courage, tout comme le discours de **Mala**, détenue à Auschwitz-Birkenau et qui avait, juste avant sa pendaison, ému aux larmes ses camarades en annonçant la prochaine défaite allemande et la nécessité de tenir. L'humour est aussi une bonne arme face à la violence comme l'ont remarqué des Hollandaises de Ravensbrück en écrivant pour leurs camarades un opuscule de 3 pages. Mais garder son humanité ne se fait pas qu'en groupe mais aussi seul.

Primo Lévi, dans son ouvrage « Si c'est un homme » écrit qu'on voulait que les détenus des camps deviennent des bêtes mais il fallait résister contre cela notamment en refusant son consentement. Cela passait par se laver le corps, même si cela paraissait plus symbolique que par hygiène, cirer ses chaussures et ne pas traîner les pieds afin de rester « vivants ». La seule liberté qu'on ne peut pas enlever est la liberté de penser, donc, pour les détenus, c'était un bon moyen de résister à l'oppression. La pensée religieuse était souvent essentielle pour chacun. De plus, des femmes de Ravensbrück tenaient des conversations clandestines à propos de livres ou autres divertissements pour

éviter ce qu'elles appelaient « l'hébétude » et « l'apathie ». Se réciter une poésie, chanter une chanson ou se réciter les millésimes bordelais, comme Jean-Paul Kauffmann, aidaient à résister à l'animalisation. Cette volonté de tenir mentalement afin aussi de survivre était en grande partie pour beaucoup de résistants comme Primo Lévi importante pour pouvoir ensuite « témoigner » et sauver un peu la « civilisation ».

De nombreux témoignages de détenus sont maintenant célèbres. Des photos clandestines témoignent de l'horreur de l'extermination, ou des dessins comme ceux de Boris Taslitzky ou ceux de Léon Delarbre, ayant notamment immortalisé la pendaison publique de camarades soupçonnés de complot. David Rousset est allé plus loin : il a publié un livre, en 1945, nommé ***« L'univers concentrationnaire ».*** Dedans, il fait plus qu'un témoignage, racontant son séjour en camp de concentration et les conditions là-bas mais également une étude sur le fonctionnement des camps et sur les détenus. Dans quel but ces personnes ont-elles témoigné ? Personnellement, ce peut-être par vengeance afin d'utiliser leurs témoignages comme preuves contre les nazis, ou dans le but de faire changer les choses, stopper le nazisme, l'antisémitisme, ces meurtres en masse qui ont rythmé la Seconde Guerre Mondiale. Témoigner est aussi un moyen de se purger de l'horreur, une thérapie contre la violence, l'injustice, la terreur…

Les formes de résistance étaient variées, visant à se maintenir en vie, nuire aux Allemands ou à rester dignes. Ils pouvaient être organisés ou spontanés, en groupe ou seuls… mais chacun de ces actes était d'ordre moral afin d'échapper à la violence nazie.

Dès la capitulation allemande de mai 1945, la découverte des camps fut un choc. Une sorte de devoir de connaître ces camps s'installa et de nombreux Allemands furent forcés à visiter des camps nazis. Pourtant, malgré les serments de Birkenau et Mauthausen qui faisaient, entre autres, la promesse de dénazifier l'Europe, d'arrêter toutes formes de nationalisme, antisémitisme ou autre racisme, ainsi que de punir les responsables, comme lors du procès de Nuremberg, de 1945-1946, et surtout instaurant un devoir de mémoire. Pendant 30 ou 40 ans, le sujet de la Déportation a été tabou. De nos jours, ces témoignages constituent notre seul souvenir de la terreur nazie et voilà pourquoi des anciens déportés viennent témoigner auprès des jeunes. Le but est tout d'abord de montrer que l'homme, même dans des situations extrêmes, peut résister et accomplir des gestes moraux spontanés, rester vivant et digne. Ces témoignages montrent aussi l'absurdité de la tendance autodestructrice de l'humain et sort un cri pacifiste. Enfin, pour chaque personne lisant ou entendant ces témoignages, c'est un appel à comprendre l'importance de la vie civique, du respect de l'homme et de ses convictions.

Clotilde Ollier-Bruneau

Lycée Magendie - Bordeaux